

Vassili Semionovitch Grossman (1905-1964)

Journaliste et écrivain soviétique, mort d'un cancer.

La mort ne l'a, si l'on peut dire, pas ménagé dans son entourage et dans son métier de journaliste. Il a connu les purges staliniennes, en 1941 sa mère, juive, a été liquidée par les nazis à Kiev. Il lui écrivait encore en 1961, pour le vingtième anniversaire de sa disparition :

Vingt ans ont passé depuis le jour de ta mort. Je t'aime, je pense à toi chaque jour de ma vie, et ces vingt dernières années la douleur ne m'a pas lâché¹.

Et son reportage le plus connu l'a conduit à Stalingrad, dans la 62^{ème} armée soviétique, chargée de tenir la ville à n'importe quel prix pendant que le piège se refermait ailleurs sur la 6^{ème} armée allemande.

Ce qui l'amena à recueillir ces propos du général, futur maréchal, Vassili Tchouïkov, commandant de cette armée :

Stalingrad, c'est le triomphe de l'infanterie russe. L'infanterie a vaincu tout l'arsenal de la technique allemande [les véhicules]. Nous ne nous sommes pas contentés de repousser les attaques, nous avons été amenés à attaquer nous aussi. La retraite, c'est la mort. Tu reculeras et on te fusilleras. Je reculerai, on me fusillera... Un soldat qui reste trois jours se considère comme un ancien. Les gens ici ne vivaient qu'un jour².

¹ Vassili Grossman, Carnets de guerre, de Moscou à Berlin 1941-1945, textes choisis et présentés par Antony Beevor et Luba Vinogradova, Calmann-Lévy, 2007, p. 290.

² Idem, p. 183.

Personnification de la mort

De *Vie et destin* :

Au cours de la nuit, David eut l'impression qu'une odeur humide de vaches abattues et d'enfants égorgés pénétrait dans la chambre.

La mort, qui vivait jusqu'alors dans une image de forêt où une image de loup guettait une image de chevreau, quitta ce jour-là les pages du livre de contes. Pour la première fois, il comprit avec une acuité extraordinaire que lui aussi mourrait un jour, pas dans un conte mais pour de vrai³.

La mort ! Elle était devenue apprivoisée, familière, elle passait voir les gens sans façon, elle entraînait dans les cours, dans les échoppes ; elle rencontrait avec son cabas ; elle se mêlait au jeu des enfants, elle se faufilait dans l'atelier où le tailleur pour dames mettait la dernière main à un manteau ; elle prenait sa place dans les queues devant les boulangeries ; elle s'asseyait aux côtés d'une vieille en train de ravauder un bas.

La mort faisait son travail, les gens faisaient le leur. Parfois, elle laissait finir la cigarette, avaler la bouchée ; mais parfois, elle surprenait en vieux copain, grossièrement, avec un grand rire et des claques dans le dos⁴.

Agonie

Les vers ne plurent pas à Erchev, mais il les retint et ils tournaient sans cesse dans sa tête.

Camarade, en ta longue agonie,

Ne crie pas au secours, c'est trop tard.

Laisse-moi réchauffer mes mains transies

³ Vassili Grossman, *Vie et destin*, l'Age d'Homme, 1980, traduction Alexis Berelowitch, p. 274 de l'édition de poche.

⁴ Idem p. 732.

Au-dessus de ton sang qui s'égare.

N'aie pas peur, ne pleure pas ni ne sanglote :

Tu n'es pas blessé mais seulement abattu.

Laisse-moi plutôt prendre tes bottes,

Car j'ai encore à me battre, vois-tu⁵.

(Versification française du traducteur).

⁵ Idem . 425. A rapprocher de la maxime du Goulag très souvent citée par Soljenitsyne : « A toi de crever aujourd'hui, demain ce sera mon tour... ». Quand par exemple on s'empare des chaussures d'un codétenu pas encore mort mais trop faible pour se défendre.

Il y a eu de fait plus de 13000 fusillés dans la 62^{ème} armée de Tchouïkov.

Et non content d'être le journaliste et témoin de référence pour la plus sanglante bataille de l'Histoire, Grossman l'a été pour le plus implacable massacre de l'Histoire, la Shoah. Il a assisté à la libération d'un camp d'extermination, Treblinka, et surtout a rassemblé de très nombreux témoignages qui ont alimenté le *Livre Noir*⁶ en collaboration avec Ilya Ehrenbourg et d'autres.

Mort vite expédiée

De la nouvelle *Le rêve*⁷, de 1935 :

« Oui, encore une nouvelle, j'avais complètement oublié. Ce matin-là, Sobechtchanski a été tellement écrabouillé par un obus qu'on n'a pu le reconnaître que grâce à ses ongles. »

Ils se regardèrent : personne n'aimait l'aide de camp et personne ne le plaignit.

Victoire sur la mort

Victoire fantasmée, dérisoire, mais remarquable. Dans la nouvelle *Le printemps*⁸. Un groupe d'agents bolcheviks se trouve capturé par les Ukrainiens de Petlioura. Il s'attendent à être fusillés, et échangent des propos comme ceux-ci :

– Est-ce qu'on vit longtemps après avoir été fusillé ?

– Non, pas très longtemps, répondit, énervé, l'agent de la Tchéka. Cinq jour environ, pas plus.

⁶ *Le Livre Noir, textes et témoignages réunis par Ilya Ehrenbourg et Vassili Grossman*, Solin Actes Sud, 1995.

⁷ Du recueil *La route*, L'Age d'Homme, 1987 p. 107.

⁸ Idem, p. 28.